

# FORMULATIONS

## SUR LES DEUX PRINCIPES DE L'ACTIVITÉ PSYCHIQUE (1911)

Séminaire du Samedi (SESAM) Juin 1984 à juin 1985

### Notes explicatives :

- Les textes en caractère gras sont des phrases de Freud (traduction de Claude CONTÉ dans "Documents Recherches et Travaux" de l'Ecole Freudienne de Paris. La référence des Œuvres Complètes est également indiquée).
- Les textes en italique sont la transcription de notes ou d'un enregistrement pris au cours du séminaire
- Les textes en écriture droite sont écrits par Denis Vasse : ils ont été distribués au Séminaire du Samedi ou repris à partir de notes non rédigées, relevées dans les archives. »

Le séminaire commence par l'exposé de deux séances d'une analysante rapportées par Hélène Janvier.

*Notes. Il est question ici de retrait du sujet. La question n'est pas de choisir entre plaisir et réalité mais de savoir où l'on se trouve. On ne peut s'en sortir si on se situe à l'extérieur du rapport qui existe entre plaisir et réalité, ce qui est la manière d'envisager les choses dans le monde courant et la société. L'autre voie est celle du retrait et de sa modulation dans la parole.*

*Ce n'est qu'à partir de la perception du processus de retrait que l'on pourra penser et comprendre l'absence de rapport instauré entre un principe de plaisir et un principe de réalité qui se sont mis à fonctionner tout seuls. L'absence de rapport donne la possibilité d'échapper à une réalité qui nous est insupportable à cause de notre névrose. Parler d'insupportable nous permet d'interpréter la réalité. Le retrait est la conséquence de la confusion entre ce qui est de l'ordre de la nomination et de la parole avec quelque chose de la réalité. Il nous est alors offert une zone qui ne fonctionne que sous la domination du principe de plaisir dont le résultat le plus assuré est de se mettre dans le sommeil de la mort.*

*(D.V. parlant à Hélène Janvier de sa patiente...) - Là où votre corps de névrosé lui impose une présence qui est dans l'ordre de la parole, elle répond par ce qu'elle a toujours fait : elle s'endort échappant ainsi à ce qui est insupportable en elle, la jalousie. Ces Êtres là perçoivent tout à fait si on les examine de l'extérieur, (ils mettent alors en jeu toutes leurs réserves de fuite) ou si on entendra, non pas un jeu de signifiants à n'en plus finir, mais ce qui, à travers ce jeu de retrait, est de l'ordre du désir caché.*

*Il nous faut en tant qu'analyste être dans la patience. La patience, ce n'est rien d'autre que ce que cette femme n'attendait plus. Cette analysante désire une parole qui la nomme dans laquelle elle puisse exister non dans un dédoublement mais dans un corps symbolique. L'analysant va venir prendre en nous, dans ce que nous offrons, là où ça va pouvoir s'accrocher, ce qui fait parole pour un corps. Nos patients se meuvent en fonction du corps qui est le nôtre, en fonction de notre maison. Ils sont attentifs à ce qui est de l'ordre du regard, et nous avons à chercher en nous ce à quoi il est venu s'accrocher. L'analysante d'Hélène Janvier va nécessairement passer par la peur, par l'angoisse et dire : "c'était mieux avant". Alors, attention car c'est le moment où l'on peut avoir la tentation de mettre la main sur l'épaule en disant : "N'ayez pas peur". C'est à ce moment que les portes*

*s'ouvrent. Pour l'analyste mondain, tant que ça ne fait pas peur, ça marche bien. C'est comme aller parler en public : si vous voulez aller parler sans qu'il n'y ait jamais de malaise, vous parlerez mondainement, même si c'est scientifiquement exact.*

*Quand la peur apparaît si le psychanalyste se met à paniquer, à se prendre pour un incapable, ça va encore plus mal. Or cette peur est interprétable. Encore faut-il qu'elle soit repérée et non déniée. Quelqu'un qui n'a pas repéré ça dans sa pratique n'est pas analyste, il est pervers. Cette peur met en jeu chez l'analyste quelque chose du sujet en tant que tel qui échappe à l'analyste lui-même. C'est pourquoi il n'y a pas de recours pour celui qui reçoit ça. Il n'y a pas d'autres recours et d'ouverture que ce qui parle en lui, en moi, entre nous. Sinon, on tombe dans la manipulation obsessionnelle ou dans la manipulation du savoir. Cette peur est celle de l'ouverture à l'altérité.*

*Il n'y a de sujet que dans son surgissement. À partir du moment où ce surgissement apparaît, toute antériorité disparaît et fond comme neige au soleil. Contrairement à ce que l'on croit, il y a comme un oubli de l'antériorité imaginaire parce qu'elle est imaginaire. Apparaissent alors des traces, des souvenirs. Avant on se souvient de tout et on est encombré d'un imaginaire qui n'a pas cédé. Dans le mot "décision" il y a quelque chose de la rupture, rupture qui devient altérité, qui n'est jamais la production ou la trace d'un imaginaire contre l'autre. Nos patients nous racontent des choses vraies. Ce n'est pas Freud qui nous dit la vérité.*

*Nous ne voulons pas de cette cassure, de cette rupture parce que nous tenons à notre histoire imaginaire précisément parce qu'elle n'existe pas. Plutôt que de s'en remettre à la parole et à la décision, nous préférons garder ce à quoi nous sommes accrochés, une histoire imaginaire, une histoire de plaisir qui permet indéfiniment le retrait.*

Document R. & T. p.1 & 1  
O.C. Vol. XI p. 13 §1 (230)

**Nous avons remarqué depuis longtemps que toute névrose a pour conséquence, et aussi vraisemblablement pour tendance, de rejeter le malade hors de la vie réelle, de le rendre étranger à la réalité.**

*Notes. Il s'agit d'un processus de perte, un rejet hors de la réalité, et un processus qui rend étranger à la réalité. C'est aussi un rapport de lieu, donc une question de limite (hors de...)*

*Le suffixe "ité" , indique un processus qui a rapport à la forme. La réalité est une modalité en rapport avec le réel. Il y a trois réalités : le symbolique, l'imaginaire et le réel. Nous n'avons accès au réel que par la médiation de la réalité.*

*Le réel nous fait dire : "Ce n'est pas ce que j'imaginai" ou "Ce n'est pas comme j'imaginai que ça allait se passer". C'est de l'ordre du conflit avec l'imaginaire. Le réel n'est pas le rêve. Ce qui surgit dans le rêve fait qu'on dit : "je rêvais". La fonction du réel est de surgir là où on ne s'attendait pas à le voir surgir : on voudrait le réduire. Si on perd cette fonction du réel dans l'activité psychique, on est renvoyé d'un fantasme à l'autre, à une vie purement fantasmatique sans autres repères.*

*Nous n'avons donc jamais accès au réel sans la médiation des réalités.*

*Dans la psychose, il y a une tentative radicale d'imaginer et d'identifier l'image et le réel. Il y a la réalité matérielle et la réalité psychique, mais la*

*réalité renvoie aux sens, elle concerne l'activité des sens. Chez le psychotique, la réalité ne va pas fonctionner comme médiation. Il s'en tire en supprimant les sens : apparemment il ne sent plus, n'entend plus, n'est plus malade. C'est la réalité corporelle qui s'échappe à ce moment-là. Dans le champ de la psychanalyse, on ouvre le champ de la compréhension en parlant de l'activité des sens, mais avant d'arriver à parler des sens, il faut repasser par les sens et les traces que ça a fait.*

*Dans la névrose, le processus psychique fait que les sens ne s'articulent plus avec quelque chose qui est reçu. La névrose nous rend étrangers à ce qui vient de la réalité : nous sommes enfermés dans l'imaginaire. "Hors de", "étranger à" indique d'emblée une limite qu'il suffirait de franchir : toujours cette impression d'un lieu dont on ne peut sortir. Nous avons été jetés dans ce lieu-là et ça nous rend étrangers à la vie réelle. "Je suis étranger à moi-même, que dois-je faire" ? Il y a un rapport entre deux lieux qui ne se fait pas, c'est ça la perte de la fonction du réel.*

Document R. & T. p.1 & 2

O.C. Vol. XI p. 13 §2 (230)

**L'introduction du processus de refoulement dans la genèse de la névrose nous a permis de prendre connaissance de ce rapport. Le névrosé se détourne de la réalité parce qu'il la trouve - dans sa totalité ou par parties - insupportable.**

*NOTES. Le refoulement, c'est un rapport, une agrafe, un passage entre deux lieux, un pont. Le névrosé est enfermé dans sa névrose par ce mécanisme de rejet dont il n'a pas conscience. "Insupportable" introduit une dimension subjective, hors de la limite de ce que je peux supporter. Il y a un rapport entre la topologie et le fait que ce soit non supportable, soit entre topologie et signifiance.*

*Le refoulement exprime le passage, le déplacement d'un lieu à un autre. Chez le névrosé, il est interprété comme un mensonge, un démenti. Il s'agit donc du passage d'une topologie à la signifiance : il y a équivalence entre le mensonge et le déplacement. Quand s'arrête-t-on de fuir dans l'action ? Quand on va s'apercevoir que cette fuite est un équivalent du mensonge et un refus d'aller voir ce qui organise cette topologie. Aller voir à cet endroit est de l'ordre de la parole, c'est-à-dire de l'ordre de la signifiance. Tant qu'on est dans l'action, on ne sait pas ce qui est démenti en nous : on ne veut pas le savoir étant donné tout ce qu'on fait bien. Nous pouvons commencer à percevoir la fuite dans les idées ou dans l'action comme mensonge quand nous percevons que nous ne voulons rien dire, que nous ne voulons pas parler à quelqu'un.*

*Certains patients, réduits à l'immobilité sur le divan, expriment ainsi un symptôme de violence. Il s'agit d'une tentative imaginaire pour lutter contre cette violence.*

*Le psychotique accuse le psychanalyste de le réduire au silence et à l'immobilité. C'est une projection très dure à supporter parce qu'elle est accusatrice. La seule parade pour un analyste nécessite la réouverture dans l'ordre de la parole. "Ça parle" dit Lacan. Ce n'est pas seulement le Ça qui parle, mais ça parle dans le Ça, le Moi et le Surmoi. C'est bien parce que ça parle en nous que le monde s'organise et est vivable. C'est la parole qui crée les limites du monde. Le fait que ça parle, crée l'univers par l'intermédiaire de l'appareil psychique.*

*Ce qui balise le chemin de la vérité dans l'ordre de la parole, c'est l'erreur et le mensonge. Si on ne prend pas ce chemin, on tombe dans une tentative de dire la vérité psychanalytique sur l'appareil psychique sans passer par la médiation du mensonge. On retombe dans une vérité qui serait vraie parce qu'on l'imagine.*

*La dimension de l'autre apparaît comme nécessaire à la parole. Le génie du psychotique est de faire le vide là où ça parle, dans la négation des sensations parce qu'il sait que ça parle dans le corps. Un psychotique qui commence à guérir dit : "Ça parle dans mon corps". Il y a un moment où le monde se met à parler comme un espace où l'on peut vivre.*

Document R. & T. p.1 & 2

O.C. Vol. XI p. 13 §1 (230)

**Le type le plus extrême de cet abandon de la réalité nous est offert par certain cas de psychoses hallucinatoires, dans lesquelles se trouve démenti l'événement même qui a suscité le délire.**

*Notes. L'accord au réel s'organise dans l'acte d'une parole qui, dans le démenti, est nié comme vrai. Ceci entraîne la négation du corps comme conséquence de ne rien vouloir savoir de l'autre pour ne pas éprouver la souffrance de ce qui arrive. Ainsi est respecté le principe de plaisir déplaisir.*

*Si l'événement est démenti, l'autre est aussi démenti, ce qui fait basculer du côté du mensonge. Nous passons du topographique à ce qui fait signifiante. L'événement est ce qui nous arrive et qui nous donne sens, c'est une rencontre. Si quelque chose nous touche au très fond de nous-même, ce sera ressenti comme un événement, le lieu d'une naissance. Le démenti de l'événement suscite le délire et permet au délire d'apparaître comme le réel où l'on se trouve.*

*Chez le psychotique, l'événement est complètement traumatique : il est démenti originellement. C'est pourquoi il va jusqu'à démentir sa naissance. Lacan dit plusieurs fois que dans la psychose, le délire est souvent déclenché par la rencontre, dans la réalité sociale d'une image de père, c'est-à-dire de quelqu'un qui peut parler vraiment. Avec le psychotique, il y a tout un chemin d'approche qu'on doit lui laisser conduire pour pouvoir lui parler un jour. Si on le laisse basculer dans le délire, il va démentir cette rencontre.*

*Avec le psychotique, il faut refaire tout le chemin avec lui. Il va reconnaître qu'il peut aller jusqu'au bout avec un analyste, si, dans le transfert, il va pouvoir jouer le démenti jusqu'au bout. Il va mettre l'analyste à l'épreuve du démenti dans lequel il est, pour voir jusqu'où il peut être entendu. Plus le transfert va s'établir, plus il va devenir massif c'est-à-dire démenti : il va fuir, rester raide là où il est touché jusqu'à l'os. C'est parce qu'il est entendu en dehors de toute maîtrise, en dehors de tout mensonge qu'il pourra aller jusqu'au bout. Cela implique quelques frayeurs chez l'analyste : il ne peut avoir peur que s'il a suffisamment confiance en lui-même et en la parole.*

*Le pervers va nous mener en bateau : il va jouer du démenti. Il a peur du vide s'il s'arrête de démentir, C'est pourquoi, il devra faire un tour par la salutaire psychose sinon il ne sortira pas de sa perversion. Le mouvement est inverse chez le psychotique : dès qu'il fait l'expérience, si peu que ce soit, de ce qui est pervers en lui, il se met sur les rails de la névrose. Le pervers a caché l'humanité qui était à sauver de la perversion. C'est*

*pourquoi dès qu'il reconnaît la perversion en lui, il en sort. Le pervers va constamment jouer topologiquement comme s'il n'y avait pas de rapport de signifiante. C'est la signifiante elle-même qui est démentie.*

Document R. & T. p.1 & 2

O.C. Vol. XI p. 13 §1 (231)

**Mais au vrai, tout névrosé en fait autant avec un petit morceau de la réalité. Il en résulte... d'inclure ainsi la signification psychologique du monde extérieur réel dans l'assemblage de notre doctrine.**

*NOTES. Nous avons tendance à trancher de manière trop catégorique les structures psychotiques, perverses ou névrotiques. Ici Freud nous montre qu'il peut y avoir des lieux de passages.*

*Il n'y a pas de monde réel en dehors du rapport au psychisme.*

Document R. & T. p.2 & 1

O.C. Vol. XI p. 14 §1 (231)

**La tendance supérieure à laquelle ces processus primaires obéissent est facile à reconnaître : elle est désignée comme le principe de plaisir - déplaisir (ou plus brièvement comme le principe de plaisir). Ces processus aspirent à un gain de plaisir : l'activité psychique se détourne des actes capables de provoquer du déplaisir.**

*NOTES." La tendance supérieure" indique ce que Freud appelle un principe, ce qui peut pénétrer l'intérieur. C'est la tendance qui organise et pénètre toutes les opérations et tous les processus primaires. Cette tendance est celle du plaisir - déplaisir.*

*Le principe de plaisir - déplaisir nous fait tourner en rond dans l'imaginaire. On peut aller jusqu'à dire que l'angoisse comme telle devient le lieu d'identification de quelqu'un. Il faut alors intervenir sur cette angoisse-là, c'est-à-dire l'entendre. C'est cette angoisse, qui produit du déplaisir, qui permet de vivre. Il en est de même avec la violence : certains êtres doivent leur identité à la sensation de violence qu'ils éprouvent. Il s'agit donc de ne surtout pas perdre ça, dans certains cas, il s'agit de ne surtout pas perdre l'angoisse. Pour les pervers, il s'agit de ne pas perdre la dénégation puisque c'est à cela qu'est accrochée leur identité.*

Document R. & T. p.2 & 2

O.C. Vol. XI p. 13 §2 (231)

**Je suppose que l'état de repos psychique a été détruit à l'origine par les réclamations impératives des besoins internes... C'est l'absence de la satisfaction attendue, la désillusion, qui eut pour conséquence le renoncement à cet essai de satisfaction par voie hallucinatoire... Par là s'introduisait un nouveau principe de l'activité psychique ; ce qui fut représenté ne fut plus l'agréable, mais bien ce qui était réel... Cet établissement du principe de réalité devait se révéler un pas riche de conséquence.**

*Notes. "Le repos psychique"... Quand est-on arraché au repos psychique? Dès l'instant où ça parle. Le psychotique dit : "En moi ça ne dit rien, ça ne parle pas". Le vide psychotique vise à tout prix à rétablir le repos psychique. Aussi vont-ils se taire ou ne faire que parler dans un discours qui est une manière de ne rien savoir de ce silence qui parle.*

*"À l'origine"... Il s'agit bien du premier cri où ça parle effectivement mais ça peut devenir un cri muet comme dans la psychose. C'est la tendance à retourner au repos là où le conflit n'est pas indiqué ni signifié dans l'ordre de la parole. Il n'y a pas de "je" sans autre. La parole dit que "je" ne suis pas seul.*

*Si la parole fait sortir du repos, comment s'y prendre et par quel processus peut-on retrouver le repos ? Par le démenti, qui, s'opposant à l'acte de dire (qui confirme en même temps que ça a été dit), est le meilleur moyen d'aller dans l'hallucination. Démentir quelque chose est la meilleure manière de ne pas être touché : "Tu peux toujours parler" ou "c'est pas grave". Il n'y a d'Autre (A) qu'à l'origine. Dans le fantasme de toute puissance, on va être amené à dénier toutes les médiations parce que, justement, il n'y a que moi qui parle. C'est le rapport entre moi et le sujet qui va être démenti c'est-à-dire le rapport du lieu où je parle, où moi parle, où moi imaginaire parle au sujet qui parle ou à ce qui parle en moi. C'est le rapport du sujet du discours au sujet de la parole. Tout démenti porte à cet endroit. Le démenti permet un repos, un repos halluciné. On n'est plus dérangé par la parole autrement dit par une altérité. L'hallucination se donne avec évidence comme n'ayant pas de division du sujet. Lacan dira ce que Freud n'a pas dit : "Moi n'est pas Je, Je est un Autre".*

*Le pervers va louper la division, la porte qui ouvre sur le réel. Il peut y avoir des vies entières bâties comme des hallucinations. Un analysant qui n'a jamais rêvé dit : "J'ai une vie de rêve". C'est un démenti qui est devenu le principe qui l'ordonne.*

*Pour qu'il y ait un tel démenti dans la vie d'un homme, il faut nécessairement que ça se soit passé avant la naissance ou quelques mois après. Toutes les forces libidinales entrent dans la direction du démenti pour ne pas entendre. La force du désir et de la parole est à l'œuvre dans une direction opposée.*

*C'est avec le corps que ça se remet à entendre par la médiation des sensations. Le corps qui est porté par l'agréable et le désagréable se remet à fonctionner dans un autre axe, dans un rapport où l'agréable et le désagréable sont vrais ou faux.*

*À propos d'un exemple clinique : le père de Mr X est atteint d'une psychose. Sa mère ne lui en a jamais parlé. Mr X est devenu le lieu de la dénégarion de la peur de sa mère pour qu'elle puisse vivre. Il est le support d'une vie mondaine. Si ces êtres là perçoivent trop vite, trop tôt ce qui en est de la perversion de la nature humaine, de l'hallucination et du démenti, sans que leur soit donnée la route leur permettant de rejoindre le chemin de leur histoire et s'ils se mettent à parler, s'ils sentent en eux quelque chose de la division entre le Moi et le Sujet, ils disent : "Si je parle, je casse tout".*

*L'important, c'est de ne pas prendre dans l'ordre de l'imaginaire névrotique oedipien ce qui est le démenti de la rencontre, de la rencontre avec la parole et de la rencontre des parents entre eux. Pour Mr X, il s'agit du démenti de la rencontre avec son père. Ce patient, c'est peut-être parce qu'il a déliré qu'il y a eu commencement de rejet de satisfaction par voie hallucinatoire. Il a commencé à se dire qu'il devait renoncer à la satisfaction par voie hallucinatoire (réussie si on peut dire) dans un repos psychique en plein démenti.*

*Nous avons à laisser notre corps fonctionner comme lieu de parole car c'est vrai qu'il est un lieu de parole. Parler ainsi c'est plus parler du côté de la foi que d'un savoir psychanalytique.*

*Dans la psychologie, qui n'est pas fondée sur la psychanalyse, le rapport aux représentations se situe dans l'ordre d'une extériorité : on analyse des représentations extérieures à nous-mêmes. La nosographie psychiatrique, par exemple, nous met dans un rapport d'extériorité à l'autre, dans un discours. Il s'agit d'une grille de savoir, de la connaissance d'un objet, d'une connaissance objective. C'est donc une connaissance imaginaire si on prend cette connaissance pour une fin en soi. Il faut que ça chute. L'ennui, c'est que quand on a étiqueté quelqu'un, on le prend pour ça.*

*Il n'y a pas de représentations sans limites. Autrement dit, quand on fait une classification psychiatrique, la limite est de l'ordre imaginaire. Dans la description du symptôme, la limite est extérieure à celui qui s'en sert, dans le savoir.*

*Freud va effectuer un déplacement de la limite. Il va dire : "Ne croyez pas qu'il y a un observateur d'un côté et puis quelque chose de l'autre côté". La limite se reflète dans la structure psychique dans laquelle il y a un conscient, un inconscient et un subconscient. La limite est intériorisée, elle n'est plus objective et imaginaire et la question est de savoir comment ça fonctionne à l'intérieur de l'appareil psychique. On a à faire à un appareil qui gère lui-même ses limites. La limite est passée à l'intérieur, dans l'appareil psychique. Nous avons la possibilité de classer les choses parce que nous avons à l'intérieur de nous-mêmes une limite vivante. Le passage de la première à la seconde topique interdit à une seule topique de devenir scolastique et imaginairement totalitaire. Le passage de la première à la deuxième topique est un déplacement de la limite. La limite du conscient et de l'inconscient passe à travers chacune des instances, le Moi, le Surmoi et le Ça.*

*Freud cherche à quoi obéit cette limite et il aboutit à l'élaboration du principe de plaisir déplaisir. Il y a un lieu où ça fait mal et un lieu où ça fait pas mal : il y a déplacement. Il s'agit donc bien d'une intériorisation de la division à l'intérieur de l'appareil psychique et non d'une projection imaginaire sur l'extérieur. Nous avons une topologie qui renvoie à une autre topologie mais qui renvoie à la question de l'articulation de ces limites.*

*Dans notre métier, si nous restons au niveau des processus bien rôdés, nous glissons dans le mensonge avec notre patient. Il y a un processus qui consiste à décrire l'appareil psychique et un processus qui consiste à référer cette description à ce qui parle en nous. Si on ne passe pas d'un processus à l'autre, on risque, en clinique, de se trouver dans un clivage. On ne peut poursuivre qu'à condition que ça parle en nous : il s'agit du désir de l'analyste.*

Document R. & T p. 3 §2&3  
O.C. Vol. XI p. 15 § (232)

Plusieurs points sont ensuite abordés par Freud.

**1°- L'importance accrue de la réalité extérieure augmenta aussi l'importance de l'organe des sens tournés vers ce monde extérieur et celle de la conscience qui leur était liée : outre les qualités de plaisir et de déplaisir, jusque-là seules intéressantes, la conscience apprit à saisir les qualités sensorielles.**

*Notes. Le plaisir - déplaisir est un principe. Il est impossible qu'il n'y ait pas de plaisir - déplaisir. Par ailleurs, c'est un processus intrapsychique et un processus différent de la conscience.*

Document R. & T p. 3 §3 &p.4  
O.C. Vol. XI p. 15 §2 (232)

**Une fonction particulière fut installée... : c'est l'attention. Cette activité va au-devant des impressions sensorielles, au lieu d'attendre leur entrée en scène.**

*Notes. L'attention nous fait sortir de nous-mêmes en introduisant l'autre et sa présence. Elle articule la différence dans les impressions sensorielles, elle rend attentif à la sensorialité et pas seulement au plaisir -déplaisir. Si on lisait ce texte platement, on pourrait penser qu'il est question de langage alors qu'il s'agit de parole. Le psychotique a un système d'indices qui fonctionne seul : il est dans le langage, pas dans la parole.*

Document R. & T p. 3 bis  
O.C. O.C. Vol. XI p. 15 note

**Et comme le nourrissage est le modèle des soins ultérieurement donnés à l'enfant, la domination du principe de plaisir ne peut à vrai dire prendre fin qu'avec le complet détachement psychique d'avec les parents.**

*D.V. Notes manuscrites. Non, c'est la division entre la satisfaction sensorielle et la parole qui fait vivre dans le corps.*

Document R. & T p. 3 bis  
O.C. Vol. XI p. 15 § note

**Un tel exemple d'un système psychique formé aux excitations du monde extérieur et capable de satisfaire ses besoins de nourriture lui-même, d'une manière autistique est donné par l'embryon d'oiseau enfermé dans sa provision de nourriture, dans sa coquille d'œuf, les soins maternels se limitant au réchauffement.**

*D.V. Notes manuscrites. Le déplaisir que connote le monde extérieur déplaisant, devient la marque de l'Autre persécuteur auquel tout autre, toute présence corporelle renvoie. Il ne peut y avoir de parole pleine qui témoigne du sujet dans un corps. Il ne peut y avoir de défenses obéissant au seul principe dominateur du plaisir. Tous les mots incisifs qui marquent la chair et qui font l'homme dans son corps sont indéfiniment refoulés par le jeu métonymique du langage laissant l'embryon enfermé dans sa coquille, en un lieu dit de plaisir puisque rien ne l'affecte. À cause de ce refus inconscient de l'affectation inconsciente s'établit un lien non-dit de mort.*

Document R. & T p. 3 bis  
O.C. Vol. XI p. 15 § note

**Si l'on réclame maintenant, pour ce système vivant d'après le principe de plaisir des dispositifs qui lui permettent de se soustraire aux excitations de la réalité, j'y verrai non une correction, mais**

**un élargissement du schéma proposé. Ces dispositifs ne sont que le corrélat du "refoulement", qui traite les excitations internes de déplaisir comme si elles étaient externes, les rejetant ainsi dans le monde extérieur.**

*D.V. Notes Le refoulement est comme une agrafe (le point de capiton finalement) qui relie le langage constitué, reçu par la médiation des autres, au corps auquel je suis identifié comme corps humain, comme chair parlante. Elle n'a de poids que si le discours tenu fait vibrer la chair comme lieu où les mots parlent du sujet. C'est le lieu de l'ouverture interne irréprésentable où "ça parle de l'autre" en lui (... grâce à la chair).*

*Lorsque le refoulement ne s'opère pas, ou est évité primordialement, avant les mots, lorsqu'il n'est plus l'agrafe de ce qui parle dans les autres avec ce qui parle dans mon corps, alors les excitations internes de déplaisir sont refoulées non dans le corps mais, comme si, elles étaient du monde extérieur.*

Document R. & T p. 4 § 2

O.C. Vol. XI p. 15 §4 (233)

**À la place du refoulement, qui maintenait en dehors de l'investissement une partie des représentations surgies en tant qu'engendrant du déplaisir, vint l'impartial jugement... (& 4) La suspension, devenue nécessaire, de la décharge motrice (de l'action) fut assurée par le processus de pensée, formé lui-même à partir de la fonction de représentation.**

*Notes. La décharge motrice permet au plaisir - déplaisir de fonctionner.*

*Le jugement vient à la place du refoulement qui refuse les sensations de déplaisir. Cela peut aller jusqu'à la négation de la réalité, jusqu'à l'hallucination.*

*Avec cette question du plaisir - déplaisir, il s'agit de fuir ou d'aller contre: comment rétablir quelque chose de l'ordre de la parole ?*

*La décharge motrice est assumée par le processus de pensée. La possibilité de différer la décharge est liée à l'attention et à la mémoire. Quelque chose du processus de pensée est équivalent à l'action.*

*Freud essaie d'expliquer le fonctionnement d'un appareil psychique sans la dimension de l'altérité.*

Document R. & T p. 5 § 1

O.C. Vol. XI p. 15 §3 (233)

**La pensée était à l'origine probablement inconsciente... C'est seulement par sa liaison aux restes verbaux qu'elle acquit plus tard des qualités perceptibles pour la conscience.**

*D.V. Notes. La pensée inconsciente (?) probablement (!) devient consciente par sa liaison aux restes verbaux captifs de la chair. La pensée inconsciente à l'origine devient consciente historiquement par le lien inconscient de la parole et du langage, et de l'Autre et du corps.*

Document R. & T p. 5 § 2

O.C. Vol. XI p. 16 §4 (234)

**2° - Une tendance générale de notre appareil psychique, que l'on peut référer au principe économique de l'épargne des dépenses, semble s'exprimer dans la ténacité avec laquelle l'homme reste attaché aux sources de plaisir qui sont à sa disposition... Avec l'installation du principe de réalité, une certaine espèce d'activité de pensée fut scindée du reste... C'est là l'activité fantasmatique qui commence à se manifester déjà dans les jeux d'enfants et qui plus tard, continue sous forme de rêverie diurne...**

*Notes. L'activité fantasmatique est scindée du reste. "L'épargne des dépenses", c'est rester attaché aux sources de plaisir tout en ne dépensant pas son énergie sur la réalité. Le fantasme prend son origine dans le désir de rester attaché aux activités de plaisir. Le rêve protège le sommeil : l'énergie va pouvoir se développer déliée de la réalité.*

*Le psychotique qui ne rêve pas ou ceux qui rêvent ce qu'ils voient, sont en pleine confusion entre réel et imaginaire.*

*Le pervers va jouer avec la scission entre principe de plaisir et réalité d'autant plus qu'il la perçoit. Cela lui permet d'échapper à l'épreuve de réalité qui est de l'ordre de la rencontre.*

*Pour aller chercher l'endroit de l'ouverture, la peau, l'œil, la voix... il faut aller à l'endroit où ça se retire. Le désir de rencontre est tellement grand qu'il peut y avoir retrait. Si nous voulons savoir où nous en sommes dans l'ordre du désir, il faut aller voir où est notre refus. Le psychotique rêve d'identification à un chien, aux fleurs, aux rochers... parce que là, il n'y a pas de conflit. L'activité de penser scindée du reste, est soumise au seul plaisir qui n'est que de l'ordre de l'imaginaire. La parole est une charnière, elle articule la scission. Cette scission, ce dédoublement imaginaire nous rabat sur la réalité de la naissance et sur l'imaginaire de la mère. Ça touche donc à l'origine.*

*La sexualité est une rencontre dans la parole qui est tierce, c'est-à-dire qui est et de l'un et de l'autre.*

Document R. & T p. 6

O.C. Vol. XI p. 17 §2 (234)

**3° - La relève du principe de plaisir par le principe de réalité avec les conséquences psychiques qui en découlent est ici, dans une présentation schématique, résumée en une séquence unique : en réalité elle ne s'accomplit pas d'un seul coup, ni en même temps sur toute la ligne. En effet, pendant que ce développement progresse dans les pulsions du moi (*la faim*), les pulsions sexuelles s'en séparent de manière très importante.**

*Notes de D. Vasse - Sous couvert de la satisfaction des pulsions d'autoconservation (la faim) et grâce à la scission introduite par les fantasmes qui séparent l'activité de pensée de l'activité du corps, différencié dans le sexe, les pulsions sexuelles se trouvent fantasmatiquement satisfaites dans la confusion avec la satisfaction affective du moi. Ce rapport est d'autant plus étroit et intime que cette substitution (qui n'est pas sublimation) s'opère dans une confusion des langues : l'autoérotisme de la mère, par exemple, s'est alimenté à la satisfaction orale (digestive) ou à l'autoérotisme de l'enfant. Celui-ci s'est alimenté du corps de la mère dans lequel il plonge : l'enfant confond le corps de sa mère avec le sien, et plus tard l'image de son corps prendra le relais de l'image du corps de sa mère.*

*Là où il n'y a pas la tendresse des mots qui séparent, qui distinguent et qui mettent l'enfant à sa place, il y a confusion entre les différents objets (dans la mère) au nom d'une satisfaction innommée et mensongère puisqu'elle confond la satisfaction des pulsions d'autoconservation de l'enfant avec celles des pulsions sexuelles de la mère et vice-versa. La tendresse fait référence à l'acte originaire de nomination dans l'ordre du désir. La tendresse des mots fait naître au jour de la rencontre.*

**Les pulsions sexuelles se comportent d'abord de façon autoérotique, elles trouvent leur satisfaction au niveau du corps propre et ne tombent donc pas dans la situation de refus qui a contraint à l'institution du principe de réalité... Ces deux moments (autoérotisme et période de latence) ont comme conséquence que la pulsion sexuelle est suspendue dans son développement psychique et reste beaucoup plus longtemps sous la domination du principe de plaisir, auquel chez beaucoup elle ne réussit jamais à échapper.**

Notes de D. Vasse. Soumise au même principe, n'étant plus différenciée, la pulsion sexuelle se confond finalement avec l'autre pulsion fondamentale : la faim (qui est le prototype des pulsions d'autoconservation ou pulsion du moi). C'est au prix d'un détournement (refoulement) du sexe et d'une dénégation de l'altérité. L'activité de pensée se détourne de la réalité du sexe et soumet fantasmatiquement la pulsion sexuelle à une satisfaction qui n'est pas de cet ordre. La pulsion sexuelle s'oppose à la pulsion du moi et à la pulsion d'autoconservation. "Elle ne tombe pas dans une situation de refus" ou de frustration parce qu'elle a une activité fantasmatique.

L'autoérotisme recherche la satisfaction du plaisir alors qu'il n'y a pas d'objet. Il prend comme objet le fantasme et le corps propre comme support. L'autoérotisme n'est pas satisfaction de soi mais du plaisir.

Certains analysants sont aliénés au plaisir. L'autoérotisme masturbatoire ne suffit pas parce que moi/plaisir est confondu avec moi/réalité qui est de manger. C'est le risque d'être enfermé dans la pulsion sexuelle, mais qui ne nourrit pas. Il y a confusion entre pulsion sexuelle et orale qu'on retrouve à l'endroit le plus serré des névroses narcissiques. Dans le scénario pervers où tous les trous du corps sont occupés, c'est de la faim dont il s'agit. Quand on est satisfait dans le plaisir, on croit que c'est soi qui est satisfait. Se faire plaisir c'est un substitut de la parole qui nous fait exister et qui nous nomme. Nœud difficile à entendre, car c'est le lieu de la haine, là où il y a eu dissociation entre les pulsions. La haine surgit là où quelque chose de l'ordre du sujet est appelé à l'altérité. La haine est un refus qui ne se sait pas, qui apparaît comme quelque chose d'originaire qui refuse les mots. La haine non connue que le psychotique trouve en lui, il va la découvrir comme un refus de reconnaissance de l'autre et sort de la psychose. Sinon on la trouve surtout chez le pervers qui en rajoute.

Chez l'anorexique, la satisfaction arrive à toucher au corps propre et à se maintenir entre la vie et la mort tout en réduisant l'autre autant que possible. Il s'agit d'une jouissance du contrôle sur la mort.

**Par suite de ces circonstances se constitue un rapport étroit entre la pulsion sexuelle et l'activité fantasmatique d'une part, entre les pulsions du moi et les activités de la conscience d'autre part. Ce rapport nous frappe par son caractère très intime chez les bien-portants autant que chez les névrosés, même si ces considérations tirées de la psychologie génétique permettent de le reconnaître comme secondaire**

Notes de D. Vasse . "Très intime", c'est-à-dire originel dans la mesure où il y a référence à une parole originaire monnayée sur la scène primitive d'un "deux" : deux parents, deux pulsions... dont aucun des deux termes n'est premier par rapport à l'autre (la faim et le sexe) le troisième terme interrogeant l'origine.

**4° - De même que le moi-plaisir ne peut que désirer, travailler à un gain de plaisir et éviter le déplaisir, de même le moi-réalité n'a pas d'autre but que de chercher ce qui est profitable et de se garantir des dommages.**

*Notes. Comment peut-on définir le moi-désir et le moi-réalité ?*

- *LE MOI-DÉSIR. Travailler à un gain de plaisir et éviter le déplaisir, c'est un équivalent de désirer. On touche ici à quelque chose de très important qui constitue le nœud d'une cure psychanalytique.*

*Le plaisir ne vient pas comme ça : il faut travailler à sa satisfaction. On reconnaît que quelqu'un désire quelque chose quand il y travaille. Ce n'est pas comme chez l'hystérique qui attend que le plaisir lui soit donné, en pensant qu'elle n'y est pour rien. C'est la raison pour laquelle son fantasme ultime est le viol : c'est le plaisir sans avoir effectué le travail pour avoir du plaisir : on n'est pas responsable de ce plaisir. C'est une caricature de l'altérité. Nous voudrions constamment que le plaisir qui arrive nous soit donné pour rien et nous nous apercevons que quand il nous est donné, nous avons tout fait pour l'avoir.*

*Il peut y avoir toutes les versions possibles. On peut par exemple désirer imaginairement une rencontre et tout faire pour être rejeté. Le désir est à reconnaître au fruit de notre travail et non de ce qu'on pense. Quand l'énergie n'est mobilisée que pour un gain névrotique qui n'est que fantasmagique, la fatigue apparaît. C'est un moment où l'analyste peut culpabiliser à outrance.*

*Il faut que l'analysant puisse dire sa fatigue sans que l'analyste soit culpabilisé. C'est merveilleux qu'un enfant puisse dire sa fatigue, sa peur. Ce qui fatigue, c'est l'énergie vide. Ces moments sont d'autant plus terribles que l'analysant peut dire en vérité et dans la durée la fatigue qu'il éprouve pour obtenir un plaisir qui n'en est pas un. C'est toujours une dénégaration du temps, c'est-à-dire une dénégaration de la rencontre. Parler permet un début de renoncement : c'est ne pas sucer ses fantasmes. Les personnes structurées dans le sadisme mettent des années à dire avec précision le contenu de leurs fantasmes : chez eux, la honte a remplacé la pudeur. Dans la mesure où le plaisir qu'on "suce" s'oriente vers un acte qui a une précision de réalité fantasmagique, il est très difficile de l'articuler pour un autre, car ça suppose d'être suffisamment aimé. Pour le sadique, se confier, parler vraiment à celui auquel il s'adresse nécessite d'être pardonné et ne pas être réduit à ce qu'il pense. Quant à l'analyste, il n'a pas tort d'avoir peur, mais il est nécessaire qu'il travaille en lui l'endroit où il ne peut supporter la peur de quelqu'un d'autre. La tendresse fait sortir de cette position de peur. Ce n'est pas par la peur qu'on peut répondre à la peur, mais par la tendresse qui consiste à accepter que quelqu'un aille jusqu'au bout de son problème, avec nous dans la parole : ça suppose qu'il puisse vous dire : "j'ai envie de vous tuer".*

- *LE MOI-RÉALITÉ. Désirer, c'est avoir un but en vue d'un profit en se garantissant des dommages de déplaisir. Mais que signifie "désirer" ? Vient de "de-sideré" - sidération - sidus - sidéris - ciel... constellation. Être sidéré être sous l'influence d'un astre jusqu'à la paralysie. Il y a dans le désir*

*quelque chose d'une dimension cosmique. Le désir, c'est ce qui va jusqu'au bout, qui nous délivre de la sidération. Être dé-sidéré, c'est désirer. Dans la langue des augures et des marins qui se guident avec les étoiles, c'est considérer, être avec les constellations. Quand on est considéré, on fait partie des stars, de la constellation des étoiles. Mais, le préfixe "de" indique toujours un arrachement : donc, désirer c'est chercher dans la constellation sans voir, chercher l'étoile dans le ciel sans la voir, chercher ce qu'on ne voit pas (l'obscur objet du désir), du même coup, c'est constater l'absence. Nous en arrivons par la médiation du désir à un chemin de mots qui implique le constat de l'absence et de la castration du regard.*

Document R. & T p. 8

O.C. Vol. XI p. 18 §2 (235)

**En réalité le remplacement du principe de plaisir par le principe de réalité ne signifie pas la destitution du principe de plaisir, mais plutôt sa garantie. On renonce à un plaisir instantané, incertain dans ses suites, mais seulement pour gagner par cette nouvelle voie un plaisir retardé mais plus assuré.**

*Notes. Il y a un parcours du principe de plaisir au désir. Il n'y a pas de désir sans plaisir. Pour Freud, le principe de plaisir c'est désirer. Où chercher ce qu'on ne voit pas et dont on a besoin pour nous guider, c'est-à-dire le désir ? Si le désir a une réalité qui correspond à un objet, elle est ce qui ne se voit pas dans le ciel et dans le cœur. Sans désir, il n'y a pas de plaisir, mais il n'est pas réductible au plaisir. Le désir laisse ouvert l'objet de la recherche humaine qui n'est pas dans ce qui se voit mais dans l'au-delà de ce qui se voit. Le désir ne doit pas se chercher dans l'ordre de ce qui se voit, mais dans l'ordre de ce qui s'entend avec le risque de transformer ce qui s'entend en discours, c'est-à-dire ce qui s'entend en ce qui se voit.*

*Le désir et la parole sont liés. Il y a nécessité de perdre un certain nombre d'éléments spécifiques à la nature humaine. Il y a quelque chose dans l'homme qui bien que manipulé par la représentation est au-delà de l'ordre de la représentation, que ce soit la représentation du ciel ou celle du cœur. Ce qui est profitable, c'est de renoncer à l'immédiateté du plaisir pour réaliser une satisfaction. Il y a un changement d'ordre de l'imaginaire (plaisir imaginaire incertain) à la réalité (plaisir retardé qui assure le désir). L'évitement du plaisir immédiat garantit le désir. La réalité garantit le désir parce que la réalité a quelque chose à voir avec le réel. C'est du côté de la réalité que quelque chose du réel peut venir confirmer notre désir comme un désir réel. "Le désir vise le réel" (Lacan)*

Document R. & T p. 8

O.C. Vol. XI p. 18 §2 (236)

**Mais cette substitution a laissé une impression endopsychique si puissante qu'elle se reflète dans un mythe religieux particulier. La doctrine de la récompense dans l'au-delà pour le renoncement - volontaire ou forcé - aux plaisirs de ce monde n'est rien d'autre que la projection mythique de cette révolution psychique. Comme suite logique de ce premier modèle, les religions ont pu aller jusqu'au bout de ce renoncement...en échange de la promesse d'un dédommagement dans une existence future...**

*La récompense dans l'au-delà représente la projection du désir retardé de Freud. Il fait ici une glissade qu'il n'aurait pas du faire. Il parle d'un plaisir retardé dans le temps et il en fait, dans la projection, une récompense dans l'au-delà de la mort. Ceci implique, pour lui, un*

*renoncement absolu dans la vie et, s'il est absolu, un renoncement de la vie, donc un renoncement au plaisir qui va jusqu'où s'origine le plaisir, dans le désir. Après la mort, c'est pour lui encore un temps, ce qui est faux. L'éternité ou l'après la mort n'est pas un temps mais un non-temps. L'après la mort dans l'ordre de l'éternité dont parlent les religions, ne peut se penser que comme un présent infini. C'est l'acte du présent qui nous ouvre au concept de l'après mort et du non temps (justement parce qu'il est impensable dans l'ordre du temps). "Le présent n'existe pas : il n'existe que le passage du temps". (Saint Augustin).*

*Freud nous dit que nous entrons dans l'attente parce que nous savons bien que la satisfaction immédiate est de l'ordre du fantasme et n'est pas réelle. Nous attendons que ce qui vient d'ailleurs, de la réalité, satisfasse le désir que nous en avons. C'est cela même l'entrée dans l'attente. Les psychotiques et les pervers n'attendent rien dans l'ordre amoureux. Toute attente est attente d'une rencontre. Ce qui se pointe dans l'ordre de la réalité et qui vient du réel, c'est un Autre. Il n'y a pas d'attente sans promesse, à savoir une parole qui témoigne de cette attente : ce temps et cet espace ne sont ni vains, ni vides.*

*Entrer dans l'attente, c'est rencontrer la vérité d'une promesse, c'est s'en remettre à la vérité de l'Autre. Souvent nous n'en voulons pas car nous sommes encore alimentés par la toute puissance de l'enfant. Dans l'acte de promesse, il est supposé une rencontre originnaire qui fait que nous attendons le retour d'une rencontre. On touche à la scène primitive qui est la rencontre dont je suis né, mais ce n'est jamais formulé comme ça. Or c'est bien la rencontre que nous dénions dans nos fantasmes de toute puissance et d'auto engendrement, en particulier le paranoïaque qui se construit tout seul dans l'existence.*

*La forclusion de la parole caractérise la psychose. Il n'y a pas de parole qui puisse être pensée en dehors d'une rencontre. Sinon, pour le psychotique, il n'y a pas d'entrée dans le temps ni dans l'espace mais seulement un retrait dans la tête..., ce retrait est la manière de refuser le corps qu'il a.*

*La promesse est fallacieuse si elle ne renvoie pas à une autre vie que la vie, à une vie qui serait autre et pas menteuse. Dans le mythe, il n'y a pas promesse mais projection. La promesse n'a pas de représentation : si on se met en marche sur une promesse, on ne va pas vers ce qui miroite, mais vers la parole dans la confiance. C'est parce qu'on accepte d'être le lieu d'une promesse, que l'autre va différer le pur discours ou la satisfaction hallucinatoire. Promettre quelque chose à quelqu'un ce n'est rien d'autre que de lui demander d'attendre, et la réalisation de la promesse vient confirmer le désir de la rencontre. C'est la joie en tant qu'elle vient d'une altérité et qu'elle n'est pas fatiguée.*

*Dans le cas d'une déception dans l'ordre des médiations de celui qui demande, cette déception fondamentale va devenir le pinacle de l'orgueil. "Je veux bien en sortir, mais je ne veux pas changer".*

*Le passage du principe de plaisir à la réalité est l'endroit où l'acte de prendre que constitue le principe de plaisir est identique à l'action de recevoir, c'est-à-dire que le don reçu confirme la vérité du prendre et en même temps s'en détache complètement. Si nous avons quelques expériences métaphoriques de ce type, nous sommes mis sur la voie du désir.*

*Les religions n'ont pas surmonté le principe de plaisir dans la mesure où elle sont dans la projection mythique et qu'elles y restent. C'est pour ne pas renoncer au plaisir dans la vie qu'elles l'imaginent, en la projetant dans une autre vie qu'elles imaginent dans l'ordre de la représentation. C'est pour ne pas renoncer au plaisir qu'elles y renoncent : en renonçant au plaisir fantasmatique pour ne pas y renoncer, et non pour éprouver dans le temps la vérité de la promesse. On renonce au plaisir, pour éprouver dans le temps la vérité de la promesse qui vient d'un autre.*

Document R. & T p.9 §2  
O.C. Vol. XI p. 18 §2 (236)

**Les religions n'ont pas surmonté le principe de plaisir. C'est en tout premier lieu la science qui réussit à le surmonter, elle qui offre un plaisir intellectuel pendant le travail tout en promettant un gain pratique final.**

**5° - L'éducation peut sans autre considération être décrite comme une incitation à surmonter le principe de plaisir, à le remplacer par le principe de réalité : elle veut offrir un appui à ce processus de développement qui affecte le moi, elle se sert à cette fin des primes d'amour offertes par les éducateurs. C'est pourquoi elle échoue lorsque l'enfant gâté en vient à penser qu'il possède cet amour de toute façon et qu'aucune circonstance ne peut le lui faire perdre.**

*Notes. Il y a une avancée d'un paragraphe à l'autre puisqu'on passe d'un gain pratique à un gain d'amour. La science promet un gain pratique, l'éducation des primes d'amour. Il existe une nuance entre prime et promesse. La promesse est de l'ordre de la parole. Quelqu'un dit quelque chose et il faut le croire. Là où il y a une véritable promesse, il n'y a pas de prime mais la confiance, confiance qu'on fait ou pas. Plus la promesse va être frelatée, plus on va donner de primes où l'objet vient à la place de la parole en tant qu'elle est le lieu de l'identification et de l'amour.*

*L'enfant gâté a déjà ce qu'il devrait attendre.*

*L'hystérique donne constamment des primes : l'amour qu'elle donne ou qu'elle reçoit n'est jamais vrai puisqu'il est téléguilé par les primes qu'il ou elle a laissées. La satisfaction pulsionnelle n'a jamais force de réalité psychique.*

*Pour se faire pardonner, un adulte n'a pas à dire à l'enfant, par exemple qu'il est méchant. Cela supposerait un troisième terme devant lequel adulte et enfant pourraient chacun reconnaître qu'ils sont gâtés, tordus, méchants... On pense pouvoir tout dire à l'enfant sous prétexte de culpabilité, mais il n'y a pas de pardon pensable dans une relation duelle. Les couples pervers, par exemple, s'entredéchirent et se réconcilient périodiquement.*

*Il y a dans l'enfant, dans l'adulte, dans l'homme quelque chose qui cherche à s'obtenir sans passer par l'attente, sans passer par le détour de la réalité qui va garantir son désir. La satisfaction immédiate fait l'hallucination, c'est fonder son action en pensant qu'on est au centre de tout, qu'on nous doit tout et qu'on possède tout.*

*Pour Freud il y a donc ces deux principes : le principe de plaisir le seul à régler la tension à l'intérieur de l'appareil psychique et le principe de réalité qui suspend le principe de plaisir pour que la satisfaction, venant par la médiation de la réalité, garantisse l'appareil psychique lui-même tout en restant ouvert sur le réel. La satisfaction sera alors réellement vivante. Si on enlève le principe de réalité, on se trouve en face d'un appareil*

*psychique qui fonctionne tout seul et qui peut être pris pour le réel : c'est la perspective psychotique.*

*La naissance est le processus par lequel s'authentifie la vérité de la première rencontre. Il est vrai que la vie humaine n'est pas autre chose que la manière dont nous interprétons et dont est interprété le fait que nous sommes nés, que nous naissons. C'est un des passages où le psychotique ne veut pas aller. Pour lui, sa naissance, sa vie n'a aucun poids.*

*L'enfant gâté refuse, dit "non" pour faire ce qu'il croit être "oui". Il y a une antinomie entre l'infini du désir, entre l'absolu du désir, et la possession de l'objet du désir qui est au-delà du voir. Il y a une manière de posséder l'objet qui est le contraire de l'amour, une manière de posséder le corps de l'autre qui est une manière de rater l'infini du désir. L'absolu de l'amour ne se possède pas. C'est là le tourment de l'amour : l'amour ne se réalise que lorsque l'autre se donne. Ce n'est pas possible de posséder l'autre. Il n'y a rencontre que si l'autre se donne. Là où je voulais posséder l'autre pour moi, comme objet, je suis dépossédé de la possession de ce qui ne se possède pas. C'est ça la castration. Nous redoutons au plus haut point d'être dépossédé de ce que nous ne possédons pas.*

*Ça éclaire d'un nouveau jour l'absence de pénis chez la femme. La force avec laquelle on rencontre cette absence ne peut être pour ce bout de machin... C'est vrai aussi que ça peut prendre cette forme. Lacan a réintroduit quelque chose de plus fort quand il dit que c'est la tumescence du pénis qui est le signifiant de la vie et non la quiquette en tant que telle.*

*L'amour, c'est l'ouverture. L'enfant gâté veut des cadeaux, des primes de l'amour. Ces cadeaux sont des obstacles à l'ouverture. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas donner de cadeaux, mais c'est parce qu'ils sont des médiations sur la voie de l'ouverture qu'ils deviennent le risque majeur d'être une fermeture, d'être la médiation qui se donne pour la fin.*

*On ne peut être psychanalyste que dans l'ordre d'une certaine foi. La psychanalyse ne peut se situer que dans l'ordre d'une promesse et non comme un truc. Cette béance ne s'ouvre chez quelqu'un que s'il le veut bien, même à son insu, même s'il ne sait pas qu'il le veut. C'est l'endroit qui fait paniquer l'analyste mais c'est là qu'il faut avoir la foi, car ce vide est imaginaire. On ne peut tenir cette place au nom de la pure technique, il faut croire que, dans l'homme, ça parle. On n'ira pas à cet endroit si on ne passe pas par la peur, la colère... Quand un psychotique en arrive là, l'angoisse apparaît en tant qu'elle devient interprétable. C'est l'analysant qui amène l'analyste à cet endroit, et alors ses mots sont d'une très grande précision.*

*Le sujet est dépris de sa dépendance aux objets, de sa dépendance pulsionnelle par son acceptation de l'obéissance à la dépendance de l'Autre, à la parole, à la promesse. C'est bien là le problème, car nous préférons être dépendant d'une prime que nous voyons plutôt que d'une parole que nous ne voyons pas. L'obéissance dans une dépendance à l'Autre dans l'ordre de la parole nous détacherait de la dépendance objective.*

*La fonction symbolique conduit à la castration mais du côté de l'obéissance et non du côté de la perte d'objet. Nous finissons par croire que la perte de l'objet est magique, qu'il suffit que ça se parle. L'obéissance est l'ancien nom de la castration symbolique qui met l'accent sur l'écoute de la parole alors que la castration met l'accent sur la perte de l'objet. Dans la dimension d'absolu ou d'impossible arrive l'espoir d'une rencontre originiaire, d'une parole de l'autre, d'une parole de nomination créatrice qui ne se dément jamais.*

*L'enfant gâté reçoit fantasmatiquement cet amour. La promesse de rencontre implique que celui qui promet, l'éducateur, ne peut pas donner ce qu'il promet, un amour qui ne se dément pas : cela veut dire qu'il est lui-même castré symboliquement.*

*Sauf à être assimilé à l'argent et aux honneurs, il n'y a pas de primes d'amour. Les primes d'amour remplacent la promesse là où le contrat ne s'établit plus sur la confiance ou la parole de l'autre, mais là où il s'agit d'un système d'assurance contre ce qui risque d'arriver, la mort. La parole est donnée maintenant, car elle n'existe que dans l'acte où elle se prononce. Il en est de même pour l'écoute : si je ne peux rien entendre c'est que ça ne parle pas maintenant.*

*"Donner la mort " ! Comme si on pouvait donner la mort. Par contre on sait ce qu'est donner la vie, ça se voit. La mort ne se donne pas. Dans le langage courant, vie et mort sont devenues deux entités spéculaires alors qu'en aucun cas elles ne sont spécularisables. Les personnes qui vont mourir ne parlent que de vie. Il peut y avoir déception de ne plus posséder la vie: la vie comme possession peut faire demander la mort, ce qui justifie l'euthanasie.*

*La mort n'est pas ce qui arrive, elle est ce qui n'arrive plus, ce qui ne se donne plus. Ce n'est pas la mort qui se donne. Elle est la manifestation que la vie ne se donne plus ou qu'elle s'est totalement donnée. La question est de savoir jusqu'où et jusqu'à quand elle se donne. Si la vie est la vie, elle n'est rien d'autre que l'acte de ce qui se donne. La mort nous renvoie à la vie en tant qu'elle disparaît : en même temps, nous témoignons qu'elle était la vie, c'est-à-dire, ce qui se donnait. Mais comment ce qui se donnait depuis toujours peut-il ne plus se donner ? Vivre c'est donner la vie, c'est le seul don. La mort c'est ne pas pouvoir garder la vie ou la donner. Ne pas vouloir la garder est alors vécu comme un don.*

*La seule prime d'amour qui peut être autre chose que pervers c'est le don de la loi. La prime d'amour de l'éducateur c'est la Loi, ce n'est pas le ressenti d'amour, mais la parole en tant qu'elle est donnée et qu'elle articule le principe de plaisir et le principe de réalité. Lacan dit quelque part : "Il faut que le surmoi soit symbolique". C'est la Loi qui scande le temps de l'homme et avec elle, l'attente qui fait vivre la promesse de la parole. Elle ne peut se confondre avec la réalisation immédiate qui confond l'amour de la rencontre avec la chimère d'un dédoublement fantasmatique. Avec la loi, l'homme ne peut pas réduire l'autre à ce qu'il imagine de lui. C'est en tant qu'il est porteur de la loi que l'éducateur donne une prime d'amour ce qui implique qu'il obéisse. Obéir, c'est trouver quelqu'un qui témoigne que l'Autre parle. On touche à la limite de l'articulation entre la psychanalyse comme technique et l'histoire. Dans la mesure où on dit que l'autre parle, c'est qu'il a un corps, un altérité absolue qui parle : c'est l'histoire, la nôtre qui s'inscrit dans un autre. Si on abandonne ce point, on réduit l'altérité à l'articulation fantasmatique d'un seul. C'est la dimension transindividuelle de l'histoire.*

*Le principe de réalité est la garantie du principe de plaisir, garantie que ça ne parle pas que dans le fantasme.*

**renoncement à la satisfaction pulsionnelle que la réalité commence par exiger de lui... Mais il trouve le chemin qui revient de ce monde fantasmatique à la réalité dans la mesure où, grâce à certains dons, il fait prendre à ses fantasmes la forme d'une nouvelle catégorie de choses réelles qui prennent pour les hommes valeur de précieuses figures de la réalité.**

*Notes. Dans le mot même de réalité, il y a un côté imaginaire, s'il est vrai que les réalités sont des médiations par lesquelles l'imaginaire s'articule au réel. C'est la raison pour laquelle, il n'y a de réalité profonde que symbolique. Freud fait de la réalité avec du fantasme. Mais il y a un réel qui n'est pas la matière c'est-à-dire une réalité psychique. En se donnant à lui-même l'objet (a), l'homme devient l'aimé qu'il voulait devenir réalisant ainsi son fantasme. L'insatisfaction psychique est la réalité pour Freud.*

Document R. & T p.10 §1  
O.C. Vol. XI p. 19 §2 (237)

**Il (l'artiste) devient ainsi vraiment le héros, le roi, le créateur, l'homme aimé qu'il voulait devenir, sans s'engager dans l'immense détour qui aurait conduit à un changement véritable du monde extérieur.**

*Notes. Une œuvre d'art est une ouverture, mais y a-t-il une ouverture hors de l'insatisfaction, en particulier articulée au renoncement ?*

*Freud veut dans ce texte établir scientifiquement le fonctionnement de deux principes. Considérons qu'il ne parle pas de l'homme, mais de l'appareil psychique. Il a établi un principe de plaisir déplaisir dont il assure la domination, mais le principe de plaisir est lié à une hallucination que nous pouvons produire dans l'ordre hallucinatoire ou dans l'ordre autoérotique : se faire plaisir, c'est-à-dire réduire la tension par le jeu des signifiants et des représentations. En même temps, l'appareil psychique est ordonné par un autre principe, le principe de réalité qui garantit dans l'ordre de la vie, donc dans l'ordre du corps, le principe même du plaisir déplaisir.*

*Dans l'art, l'artiste hallucine, inscrit ses sensations dans la réalité matérielle qui transforme l'objet par lequel il devient le héros, le roi... (fantasme de toute puissance). Il crée une ouverture, mais "il ne peut y parvenir".*

*Freud ne parle pas du désir de l'artiste. On peut dire que pour Freud, l'artiste fait une réalité selon son vœu, mais c'est comme si son vœu devenait réalité et que par là même, il rejoignait par l'insatisfaction, l'ouverture en nous. Le désir dont parle Freud, c'est le vœu, le simple souhait et non le désir de l'Autre au sens de Lacan. Il y a donc deux aspects du mot désir. Ça peut être de l'ordre ou à l'origine d'une pure hallucination, mais quand Lacan parle du désir de l'Autre, ce qu'on réclame, c'est qu'à travers l'activité de l'artiste, soient théorisés l'axe du désir et de l'altérité.*

*Freud se bagarre avec le mot réalité. Nous sommes encore à l'endroit où réalité et réel se confondent et ne sont pas théorisés : c'est la réalité qui nous mène au réel.*

*Un vrai artiste n'est pas dans la répétition parce que quelque chose de l'ouverture s'est fait à travers lui. Il peut être tenté de mettre la main sur cette ouverture. Ce n'est jamais fini dans la mesure où il accepte qu'un tableau renvoie à ce qui est ouverture en lui et dont il ne peut rendre compte. Quelqu'un qui parle vraiment, comme quelqu'un qui peint vraiment,*

*comme quelqu'un qui fait vraiment quelque chose dans l'ordre de la vérité est dépossédé de ce qu'il fait.*

*Pour que la réalité devienne le lieu d'un rapport au réel, il faut **renoncer** à ce que l'autre ne soit que moi. Dans l'ordre de l'imaginaire, l'autre est d'autant plus moi que j'affirme qu'il est un autre. Pour en sortir, il faut que le principe de réalité soit garant d'une certaine vérité : la Parole.*

*Freud voit dans l'art la réconciliation des deux principes en conférant à l'activité projective de l'homme une fonction de création. Il définit ainsi la fonction de l'idolâtrie : l'homme se protège dans quelque chose qui lui confère d'exister comme tout puissant.*

*Nos idoles sont là où nous avons quelque chose de précieux. Ils ne bougent ni ne parlent. Les statues des dieux sont les lieux de la beauté et de l'idolâtrie par excellence. L'homme se projette dans quelque chose qui lui confère d'exister comme tout puissant. Est idolâtre ce qui fonctionne dans l'ordre de la représentation de l'objet comme s'il nous donnait une identité sur laquelle nous aurions en même temps la main. "Le changement véritable du monde extérieur" est toujours lié à l'ordre de la parole car c'est en tant que nous parlons que nous organisons le monde.*

*Contempler une œuvre d'art, c'est sortir de soi. Si on ne fait pas ce travail qui passe forcément par un jeu d'inadéquation à ce que l'on voit et à ce que l'on ressent, il n'y a pas de participation à l'œuvre. C'est ce décalage avec soi-même qui nous fait entrer dans l'art.*

Document R. & T p.10 §1

O.C. Vol. XI p. 19 §2 (237)

**Mais il ne peut y parvenir que parce que les autres hommes ressentent comme lui cette insatisfaction liée à l'exigence réelle d'un renoncement, parce que l'insatisfaction résultant du remplacement du principe de plaisir par le principe de réalité est elle-même une part de la réalité.**

*Notes. Il peut y avoir au niveau des mots une tentative d'évacuer la culpabilité, autrement dit l'insatisfaction, car la culpabilité est du côté de l'insatisfaction. Ce point nous interroge. Or, dans les sciences humaines, on dit qu'il faut se débarrasser de la culpabilité alors qu'il serait plutôt question de laisser l'espace d'attente s'interroger au lieu de cette insatisfaction et que l'insatisfaction produise cette dimension d'impossibilité que nous avons nous-même de nous satisfaire. C'est le lieu de la parole. Il n'y a que dans l'ordre de la parole que le rapport satisfaction/insatisfaction peut devenir question, interrogation.*

*C'est par l'insatisfaction qu'elle cache et révèle à la fois que l'œuvre d'art s'articule à la réalité (peut-être comme le symptôme, mais le symptôme ne le sait pas). L'insatisfaction est elle-même une part de la réalité psychique. Comme toute réalité, la réalité psychique a quelque chose à voir avec le réel.*

*Il y a un rapport entre l'insatisfaction de l'homme et la loi qui réclame toujours satisfaction, mais nous ne pouvons pas la satisfaire. Elle réclame satisfaction dans le registre de la justice (pas dans la répression), en tant que la justice est justement le droit à la vie de se donner parce qu'il n'y a pas d'autre droit de la vie que de se donner elle-même.*

*Tout homme a besoin d'une limite : s'il ne la trouve pas dans l'ordre de la rencontre, de la parole, il la cherchera dans l'ordre pulsionnel. Sans la loi et l'ouverture qu'elle implique par la médiation de la parole la limite de*

*l'homme dans l'ordre pulsionnel ne peut être que l'insatisfaction et l'épuisement. Quand on se trouve en face de quelqu'un en plein désarroi qui cherche la limite pulsionnelle, si on lui parle, il entend à condition de laisser quelque chose de notre désir s'impliquer, de ne pas chercher à justifier ce que l'on dit, ni surtout de récupérer le fait qu'on a touché au bon endroit.*

*Chez certains patients psychotiques on retrouve ces mots, où vérité et mensonge sont confondus parce qu'il n'y a pas eu de témoin de cette contradiction et qu'ils n'ont pas pu être soutenus à ce moment-là. La position psychotique est une position de plaisir. Le plaisir dit Freud est une position de malheur. Un plaisir qui n'est pas de l'ordre du même fait résonner les harmoniques de la joie, un plaisir qui est ouvert à ce qui n'est pas moi et qui pourtant le constitue comme joie.*

*Sortir de la psychose, c'est accepter la dimension d'altérité qui nous constitue comme contradictoires. On ne s'en sort pas soi-même : c'est le moment où l'altérité qui nous constitue devient réelle. Il n'y a pas de différence entre la sagesse acquise et la sagesse qui s'acquiert, entre l'humanité qui se reçoit et se donne. Or nous sommes offerts à une toute autre tendance, nous voulons posséder la sagesse, posséder la parole, la beauté...*

Document R. & T p.10 §1

O.C. Vol. XI p. 19 §3 (237)

**7° - Pendant que le moi effectue sa transformation de moi-plaisir en moi-réalité, les pulsions sexuelles subissent les changements qui les conduisent de l'autoérotisme initial à travers différentes phases intermédiaires jusqu'à l'amour objectal au service de la fonction de reproduction... Il est exact que chaque étape de ces deux processus de développement peut devenir le lieu d'une disposition à une future maladie névrotique... Les caractères temporels, non encore étudiés, des deux développements, leur décalage possible, revêtent aussi une importance inattendue.**

*Notes. L'amour, c'est renoncer à l'autre comme objet, c'est pouvoir se passer de quelqu'un dans l'ordre du besoin et de la satisfaction. "Amour" est aussi le mot utilisé pour parler de tout ce qui est de l'ordre de la fascination. Or l'amour est un attachement qui, justement, n'est pas de l'ordre de la fascination. La louange n'est jamais fascination : c'est pourquoi il faut se méfier des célébrations de masse dans lesquelles on est aspiré.*

*La passion c'est le lieu du renversement, c'est-à-dire le lieu même où l'objet de notre passion se révèle en nous-mêmes comme n'étant pas ce par quoi l'on a été fasciné. L'endroit où la passion amoureuse devient passion souffrante est le lieu d'articulation entre fascination et amour : c'est le temps de l'investissement. S'il n'y a que la passion amoureuse on n'aime que soi-même en affirmant que c'est l'autre qui est notre vie (on n'est pas loin de la psychose). La passion amoureuse dans l'ordre de l'imaginaire cherche constamment à dénier la dimension d'insatisfaction qui est au cœur de toute satisfaction. Laisser travailler cette insatisfaction dans l'ordre d'une parole peut être utile car elle met en question cette insatisfaction. Sinon, la passion devient insupportable et on n'est plus dans l'ordre de la passion. Alors, on dit : "Au revoir, je ne t'aime plus, je ne suis plus dans la passion". On va*

*alors chercher ailleurs dans la répétition. À ce moment-là, nous refusons le suspend dans ce jeu de satisfaction/insatisfaction et nous voulons répondre à l'insatisfaction par l'immédiateté de la satisfaction en trouvant l'objet qui nous satisfait.*

*La passion qui ne se retourne pas dans l'ouverture à la parole devient sadomasochiste. Il se met alors en place une espèce de jeu satisfaction/insatisfaction qui devient le lien entre deux êtres, mais qui les laisse dans un isolement fantastique de plus en plus grand.*

*Alors, comment rentrer dans le temps de l'attente ?*

*Dans l'analyse, le temps de la rencontre, le temps du silence dans lequel on est obligé d'entrer, produit des effets de désenclavement.*

Document R. & T p.11 §1

O.C. Vol. XI p. 20 §1 (238)

**8° - Que l'on ne se laisse donc jamais égarer en transportant les valeurs de réalité dans les formations psychiques refoulées, et par exemple en accordant peu d'importance pour la formation symptomatique aux fantasmes pour la raison qu'ils ne sont pas choses réelles... On a le devoir de se servir de la valeur monétaire régnante dans le pays que l'on explore, à savoir, dans notre cas, la valeur névrotique.**

Notes de D.Vasse. La valeur névrotique équivaut aussi bien à la réalité de pensée qu'à la réalité extérieure au désir qu'à son accomplissement, aux fantasmes inconscients qu'aux souvenirs devenus inconscients, aux symptômes qu'aux choses réelles, aux pensées qu'aux mots. C'est pourquoi la valeur névrotique, quand elle arrive au guichet du psychanalyste, elle s'interprète à la lumière de la parole qui révèle la confusion névrotique de l'équivalence. Il y a équivalence au niveau des signifiants pour satisfaire au principe de plaisir/déplaisir, mais c'est au prix d'un mensonge, d'un abandon de la réalité et d'une projection prise pour le réel dans laquelle se trouve démenti l'événement même qui a suscité le délire. Cet événement a toujours à voir avec la rencontre et la parole en tant qu'elle différencie, dans l'autre où elle les articule, le réel et l'imaginaire.

*La valeur névrotique, c'est la valeur d'échange qui met comme équivalents fantasme et réalité. La parole par contre révèle la confusion névrotique en tant qu'elle sépare et différencie réel et imaginaire.*

Document R. & T p.12 §2

O.C. Vol. XI p. 21 §1 (238)

**On excusera au moins en partie les lacunes de ce petit essai... Je veux pourtant espérer que le point où commence, dans ce travail même, la domination du principe de réalité, n'échappera pas aux lecteurs bienveillants.**

Notes de D. Vasse. Démentir ce qui parle en nous de l'Autre, disons la parole comme telle, c'est dénier notre naissance même sur la scène oedipienne de la jalousie et/ou du mensonge. Sur cette scène, vivre avec sa mère, avec celle qui donna la vie, c'est éliminer tous les autres pour l'avoir en plénitude. Vivre vraiment, c'est être tiré de ce théâtre de la jalousie où se ressourcent le fantasme de la toute puissance. C'est aussi l'acte d'une parole qui rend présente la dimension originelle d'une altérité sans laquelle "Je" ne suis pas. J'ai une vie que je ne suis pas, un corps que je ne suis pas et une parole qui ne dit pas la vérité. La domination du principe de réalité, "point

dont Freud espère qu'il n'échappe pas au lecteur bienveillant", est l'articulation qui interdit au "Je" de se prendre pour le "Moi" et l'ordonne à la parole dès l'origine.